

—Asseyez-vous près de moi, continua-t-elle ; les malades et les dames ont droit aux mêmes égards.

Carral, avec une obéissance automatique, s'assit et demeura immobile. La conversation, un instant interrompue par cet incident, redevint bientôt générale.

—Mme la marquise, dit Xavier au bout de quelque temps, m'a chargé de lui rappeler une promesse qu'elle a daigné nous faire : l'histoire de Jonquille. . . .

—Au dessert, interrompit la marquise en interrogeant Carral du regard.

Celui-ci ne bougea pas. Les muscles de son visage semblaient de bronze.

—Ma parole d'honneur ! madame ! s'écria M. Alfred Lefebvre des Vallés, c'est abuser de notre impatience !

—Vous qui contez si bien !

—D'une manière si piquante !

La créole hésita un instant non point par pitié, mais par calcul. Tandis qu'elle hésitait, Carral se tourna lentement vers elle, et la regarda en face.

Elle prit ce regard pour un défi ; et comme l'assemblée entière continuait de la presser, elle appela sur sa lèvre un sourire cruel et dit :

—J'aurais mauvaise grâce à tarder davantage, nous y voilà. Ecoutez donc l'histoire de Jonquille ; c'est une actualité.

—Silence, au nom de Dieu ! murmura Carral d'une voix sourde.

—Il y avait donc à Saint-Domingue, commença la marquise sans s'émouvoir le moins du monde, un mulâtre qu'on appelait Jonquille. Il était fils d'une négresse nommée Pasiphaé, et d'un domestique blanc, appelé Lafleur. . . .

—Assez ! fit Carral en un véritable râle, je vous le vends ! je le perdrai, je le tueraï, s'il le faut !

La marquise continua son récit, qui était d'une sanglante vérité, car sous son nom burlesque ce Carral avait eu une mauvaise et misérable vie, mais auparavant, elle répondit à la prière du mulâtre par un regard significatif. Ce regard promettait la paix. Entre eux, le pacte était cimenté de nouveau.

Mme de Rumbrye n'en raconta pas moins dans tous ses détails l'histoire de Carral. Elle avait commencé ; il était impossible de s'arrêter. Seulement elle changea le nom nouveau, le nom d'emprunt et sous lequel son héros était connu dans le monde parisien, ainsi que sa nationalité mensongère.

Mais comme ce changement eût pu diminuer l'empire qu'elle exerçait sur le mulâtre, elle eut soin de prendre ses précautions et ajouta en terminant :

—Vous connaissez tous, ou du moins pour la plupart, ce honteux et bouffon personnage. Je ne vous dirai point aujourd'hui son nom ; caprice ou scrupule, je ne le veux pas. Peut-être, plus tard, pourrai-je me montrer moins discrète.

Une fois débarrassé de la crainte d'être démasqué, Carral avait repris son impudent caractère.

Nous ne voulons pas dire que, en écoutant ainsi sa propre histoire, racontée d'une façon comique et en même temps sanglante, il ne frémit pas plus d'une fois, mais du moins sut-il parfaitement dissimuler son émotion.

Bien mieux, il fut le premier à insister pour savoir le nom de cet effronté fils de laquais et de négresse qui avait eu l'audace de se poser en gentilhomme.

Il n'y avait que le jeune M. Alfred Lefebvre des Vallés qui criât plus haut que lui.

—Ma parole d'honneur ! disait ce gentleman, je donnerais cinquante livres pour savoir le nom de ce malotru !

La marquise se montra inébranlable, et dut se faire en cette occasion, une grande renommée de discrétion. En quittant la table, elle prit le bras de Carral.

—Vous êtes un fou entêté, dit-elle, et je pense que vous me savez gré de ne vous avoir point puni.

—Je vous remercie, maîtresse, répondit Carral.

—Soyez averti, je ne pardonne qu'une fois. Voyez-vous, vous êtes en mesure de m'obéir ; vous connaissez-je ! Sais, plusieurs de ces établissements clandestins. . . .

—J'en connais plusieurs.

—Choisissez-en un qui soit notoirement suspect.

—Je choisirai le plus mal-fané.

—Et surtout, n'oubliez pas la démarche préliminaire auprès de qui de droit.

—Je n'oublierai rien.

La marquise leva les yeux par hasard.

Son regard tomba sur un groupe, composé de Xavier d'Helène et de M. de Rumbrye.

—Voyez ! s'écria-t-elle, ne dirait-on pas qu'ils sont tous les trois d'accord ? Il faut se hâter, le temps presse. quand cela sera-t-il fait ?

—Cela sera fait demain.

La marquise ne put contenir un mouvement de joie

—C'est bien, dit-elle. Je compte sur vous, et je vous récompenserai comme je vous aurais puni : grandement

Ils se séparèrent sur ces mots.

Cependant, depuis le commencement de cette scène M. de Rumbrye ne les avait point perdus de vue, quoiqu'il semblât fort occupé avec Hélène et Xavier. Aussi quand la marquise fit à Carral, en le quittant, une grave révérence à laquelle il répondit par un salut plein de respect, M. de Rumbrye hocha la tête et pensa :

—Il y a un secret entre eux, j'en suis certain, je veillerai. . . à table j'ai surpris d'un côté un coup-d'œil suppliant, de l'autre un regard plein de menace. Ce fut un jour de honte et de malheur que celui où cette femme entra sous le toit de Rumbrye !

V

F. A.

En 1792, il y avait en la ville de Cap (Saint-Domingue) une jeune orpheline de seize ans qui se nommait Florence-Angèle des Vallées.

C'était à la fois la plus belle et la plus riche parmi les héritières de la colonie. On n'évaluait pas sa fortune à moins de dix millions de livres tournois.

Elle passait pour une jeune personne bien élevée et d'un bon naturel, mais à vrai dire, on la connaissait peu et c'était surtout sa dot qu'on admirait.

Elle avait pour tuteur M. Duvivier, un vieil habitant à l'esprit étroit, imbu des principes d'éducation mis à la mode par Jean Jacques Rousseau.

Il était très-despote comme tous ceux qui parlent beaucoup de liberté. On prétendait qu'il tenait sa pupille presque captive. Ce n'était pas exact. Le vrai, c'est que Florence-Angèle, à l'âge où les jeunes filles, les créoles surtout cèdent trop souvent à l'attrait de la dissipation, ne connaissait point le monde et ne souhaitait point le connaître ; sa vie s'écoulait, solitaire et tranquille dans l'habitation de son tuteur.

Vers le commencement de cette année, M. Duvivier se